

Usage du temps et temps des usages, paradoxes sur l'espace urbain

par François Guery,
philosophe, Université Jean Moulin, Lyon 3

Ici on cherchera, en partant d'analyses phénoménologiques connues autant que d'observations directes et aussi naïves que possible, à étayer une intuition : que bien des usages appartenant à la vie urbaine et à l'espace urbain dévient d'une certaine fonctionnalité et d'une économie du temps quotidien, pour constituer des "aberrations", au sens étymologique : des errances et des fuites, des fuites à la fois "à l'écart de" et "en avant". La ville prépare et favorise ces comportements fugueurs, qui causent en même temps des engorgements imprévus.

La ville attire beaucoup, elle est un pôle d'attraction, aussi bien pour des visiteurs que pour des résidents qui s'y installent durablement, à cause de la multiplicité d'expériences qu'elle offre, en termes de culture et d'arts, de consommation, d'emploi, d'activités et de rencontres de toutes sortes, ce qu'on pourrait appeler, en suivant l'expression d'un psychanalyste, son "hospitalité". Il y a un choc en retour sur la vie quotidienne, même si cette hospitalité se donne plutôt comme une occasion de fête et de loisir ponctuel. En multipliant les occasions de changer d'activité au cours d'une journée, la vie en ville ajuste une série d'actes enchaînés et divers qui laissent peu de temps dans l'entre-deux pour "souffler", se reprendre, se délasser. C'est la "vie de fou" ou de folle, davantage d'ailleurs au féminin, car la femme-mère qui travaille a une vie démultipliée qui l'oblige à vivre plusieurs journées en une. Trop, ou pas assez de vie ?

Cette vitesse qui égare a été bien soulignée par les romanciers et les essayistes, dans un esprit souvent conservateur : l'homme moderne ne sait plus prendre son temps, flâner etc., il est pris dans un vertige et une frénésie qui l'empêche d'être seul avec lui-même, de penser, ou même de "vivre".

Cette logique de l'enchaînement étourdissant des activités est ce qui séduit, et ce qui attire dans les grands centres urbains ceux que la vie rurale ou provinciale, dans de petites agglomérations où tout le monde se connaît et répète jour après jour les mêmes gestes, déçoit par sa monotonie angoissante à force de fixité. En ville, la densité de tout, de l'espace, de la population, du trafic, crée une "course", dans les transports, dans les

engorgements, et engendre le stress de ne pas arriver à temps, suscitant une excitation désirée, mais qui pèse aussi.

La vie quotidienne dans la grande ville est une tension entre affairément et désarroi, fébrilité et sentiment d'un vide mal comblé. Ces "dispositions affectives" alternées ont été à la source d'analyses célèbres, dans la phénoménologie heideggerienne : c'est le "monde en préoccupation" et le "dévalement" d'un côté, et de l'autre la fuite, fuite de soi et appréhension d'un fond d'angoisse devant le néant du monde où on s'implique sans y être pleinement chez soi (chez : *bei*, du "*bin*" de *Ich bin*, je suis).

Le paradoxe de la grande ville est qu'on y vient et qu'on s'y fixe pour son hospitalité accueillante, riante, sans y trouver bien souvent (cela dépend aussi des villes et de leur réussite) ce sentiment de "chez soi" qu'on vient y chercher, et qui se dissipe lorsque la quotidienneté s'installe. Une fois le "dépaysement" excitant des premiers contacts dépassé, dès que la routine reprend ses droits, une hostilité se fait jour dans les relations du citadin à sa ville. Un ennui vient ajouter une note d'angoisse à la fréquentation des lieux pourtant peuplés qui composent la ville, les trottoirs commerçants, les artères pour automobiles et transports, les échangeurs complexes et difficiles à négocier au volant, les parkings impossibles et stressants, voire ruineux, les entrées et les circulations intérieures des grands bâtiments où se jouent les affaires quotidiennes.

Loin de constituer un cadre rassurant et joyeux, la grande ville se met à inquiéter et à priver du sentiment vital de l'hospitalité.

Si la monotonie ennuyait par sa fixité et ses limites, le "zapping" rapide entre des activités et des lieux urbains éloignés et diversifiés n'apporte pas le divertissement escompté. On s'étourdit trop, ou pas assez, on s'égare, on ne sait plus où on est, qui on est, ni où on en est. Il s'y ajoute le fait que les grandes villes, même historiques, attirent aussi des gens qui n'en sont pas les résidents exclusifs, nomades en visite qui repartent périodiquement ailleurs, ce qui rend périodiquement déserts les lieux ordinairement les plus fréquentés, le soir, le

week-end, pendant des vacances, d'où un sentiment de perte et de morte-saison qui ressemble en agrandissement à ce qu'on éprouve de monotonie dans les petites bourgades peu habitées. L'alternance de la foule et du désert urbain accentue l'effet de zapping et le désarroi qui en résulte. En un temps très bref, une morte saison vient se coller à la suite des saisons bondées, et empêche qu'on soit "chez soi" dans un environnement infidèle, inconstant, lâcheur. L'hospitalité urbaine, trop éphémère, se retourne et devient caprice, indifférence, imprévisibilité, inquiétude. Si on sort tard le soir, l'aller et le retour se font dans des artères expressionnistes, sombres ou d'une clarté électrique qui souligne le désert, peuplé d'ombres.

Dès lors que le quotidien s'organise malgré tout en une série d'activités hétérogènes, qui impliquent à la fois "soi" et les proches (conjoint, concubins, enfants, collègues, copains, commerçants etc), le désir d'être "soi" et chez soi peut prendre la tournure d'une "aberration", d'errances rassurantes. Si la vie est une course où on fuit sans cesse, on fuit cette fuite même, on se réfugie dans les interstices de la journée de travail et de loisir comme dans un havre où la respiration peut reprendre. Si la flânerie littérale est réservée à des catégories de non actifs : aux oisifs, retraités, rentiers, chômeurs, un substitut de flânerie peut s'insérer dans les entre-deux d'une journée chargée. On va toujours quelque part si on se déplace, néanmoins le plaisir pervers d'errer sans but peut venir se superposer aux déplacements programmés et fonctionnels. Volés, ces instants voués au rien et à l'inutile sont savoureux s'ils permettent d'être enfin chez soi et à soi, par contraste avec la contrainte de " faire quelque chose " à heure et lieu fixés : plus on dépend des autres, et même si c'est un libre choix et un plaisir, plus la question d'un retour à soi et à soi seul se pose comme celle d'un ressourcement périodique. Le chez-soi est alors, non pas tant le domicile fixe, partagé ou non avec les siens, trop éloigné des endroits où la journée se déroule, mais notamment le moyen de transport lui-même. Deux sociologues-enquêtrices, Catherine Espinasse et Peggy Buhagiar, ont su mettre en évidence, chez certaines conductrices mariées et mères de famille, mordues du volant, ce comportement d'appropriation de l'espace et de sédentarisation momentanée lorsqu'il s'agit d'aller en voiture d'un lieu urbain à un autre, de la crèche au bureau par exemple, plus encore d'une zone urbaine à une autre. Un goût pour le séjour au volant naît malgré les lenteurs de la

circulation, et presque grâce à elles. L'habitacle devient cosy, habitable, ce n'est plus un espace nécessaire, restreint, voué à des fonctionnalités, et on y est sur son territoire propre. La radio marche à fond et sur des stations réputées futiles que le conjoint, par exemple, désapprouverait : c'est *Radio Latina, Fun Radio, Skyrock...* la femme au volant n'a pas de comptes à rendre, elle est maîtresse à bord, elle chante, elle fume, elle s'étale, elle en jouit. Le temps compté devient précieux, chaque minute est arrachée au moment de passer à quelque chose de fixé d'avance, qui va venir briser le rêve d'évasion.

Une fugue s'ébauche au volant, une aventure miniature qui ne mène pas loin en termes de temps et de distance, mais loin du soi quotidien qu'on fuit après l'avoir recherché et provoqué. On se fuit en se déplaçant, on se retrouve soi-même, et chez soi. Le chez soi est emporté avec soi, il est mobile, automobile, serein et chaleureux au milieu du vacarme et des échappements toxiques. C'est une drogue, une fumée qui occulte et qui ennuage le quotidien.

Comment se peut-il que la fuite de soi mène finalement au sentiment d'être chez soi, accueilli, hôte de soi-même, bien à l'abri en un lieu mécanisé, propulsé au gré d'un courant de circulation dense, qui devrait pourtant arracher à soi, mobiliser aussi la vigilance, la concentration, la prudente réserve ?

La cause ne peut en être qu'une hallucination qui enchante le dispositif technico-urbain et le transpose dans un rêve de solitude. S'emporter avec soi dans les déplacements déréalise le cadre de vie, et le poétiserait presque. Avec un walkman aux oreilles, bien des citadins demeurent emmurés dans leur propre soi tout en traversant les paysages de la ville, en joggant, en attendant que le métro ou l'autobus parvienne à destination. Le portable est à la fois une manière de demeurer branché sur le privé dans l'espace public, et de le tenir à distance : le clan, familial ou amical, est au bout du fil, mais précisément il est à l'autre bout et nous laisse autonomes de ce côté-ci du branchement.

La quête des lieux paradoxalement hospitaliers et chaleureux qui sont un chez-soi rêvé, mensonger mais rassurant, ne s'arrête pas à l'entre-deux du déplacement. Les ressources de ce misérabilisme bienfaisant et inventif sont multiples. Inversant la valeur des lieux fonctionnels, on pourrait aller chercher partout où on n'a pas à séjourner ni à rêver, dans les lieux où règnent abattage et vitesse, cette perversion des fonctions à des fins de bien-

être. Là où une activité momentanée doit être expédiée, les files d'attente et les bouchons formés par le nombre des consommateurs, s'attarder devient un luxe pervers, une liberté arrachée. On n'en finit plus de discuter, une fois arrivé au comptoir ou au guichet, malgré la hâte qu'on sent derrière soi. On laisse passer un métro ou un autobus, un tram bondé en attendant le suivant peut-être plus calme. Au parking, on s'attarde tandis que le conducteur pressé laisse son moteur tourner derrière la place qu'on occupe encore, on déplie un journal, on le fait mijoter sadiquement. A table au café, à l'heure du déjeuner, si un client reluque l'addition qui lui indique notre départ imminent, on allume une cigarette, on rêve un peu. Un temps gazeux et dilaté vient remplir les interstices entre des occupations pas assez absorbantes, et témoigne d'une liberté pour rien, quand ce qui est pour quelque chose ou pour les autres se fait nécessité et contrainte. On occupe les lieux, on les possède, on s'en fait un chez-soi imprévu et contre nature.

Dans les endroits les plus profanes et les plus dénués d'apparence, et jusque dans l'extinction même de la vie urbaine, une poésie peut venir se loger. La poésie vient habiter la ville à l'envers, et c'est encore la nuit, évoquée plus haut comme "expressionnisme" inquiétant, qui l'indique le mieux. La nuit inverse la ville en négatif, les façades claires et les toits brillants se fondent dans le néant tandis que le néon, les enseignes lumineuses, les baies vitrées illuminées trouent l'obscurité et fascinent. On traverse une autre ville, méconnaissable, comme si on ne l'avait pas encore découverte, sous ses habits de théâtre, hantée par des figurants étrangers, mais proches aussi les uns des autres dans leur commun partage de l'espace à demi déserté. La ville niée, engloutie dans le noir et le néant, se remet à vivre.

La poésie, qui hante la chanson populaire, a toujours hanté le négatif. Si elle a élu la forme d'abolition de la ville qui constitue le spectacle nocturne, elle a aussi marqué une préférence pour les "petits endroits" qui demeurent accessibles à tous, aux fauchés, aux malchanceux :

" Moi, j'essuie les verres, au fond du café... "

Le bistro, le quai du port de commerce ou des docks, la ruelle, le pavé ont eu leur réhabilitation avant guerre, dans une ambiance de roman à la Simenon. Patricia Kaas, la Piaf de la fin du siècle fini, a su donner un air élégiaque aux casemates ignorées et méprisées sous lesquelles on attend dans l'énervement les transports urbains, en y logeant ses " Vénus des abribus " :

Il y a des Vénus

Dans les abribus

Qui ont des amours

Terminus...

Les Romains avaient de même leurs "Vénus des barrières" ainsi que leurs dieux des carrefours, ce qui sauvait les endroits les plus profanes de la désolation. Même si c'est dans l'exécration de la vie urbaine que ces pratiques, nocturnes, insolentes ou provocatrices qu'on vient d'évoquer, "habitent" les lieux qui ne sont pas faits pour qu'on y soit, mais seulement pour qu'on y passe, c'est à dire : pour qu'on les laisse, on trouverait en elles une forme de réhabilitation étendue au plus profane de la ville, à ses bas fonds ou ses envers inaperçus et dévalorisés, à ses interstices et à ses passages : ses non-lieux.

Ces pratiques devraient-elles faire "voir" la ville comme elle est vraiment, une mosaïque de places de transit et de moments fugaces où le séjour est en apparence forcé, en fait bienfaisant et réparateur ? Sont-elles, ces places, des haltes, des stations, des reposoirs où le sentiment d'être s'attache comme le lierre, et d'où il ne se détache pas de lui-même ? Faudrait-il embellir les abribus et les parkings comme les temples de la post-modernité ?

La ville se verrait-elle mieux quand on la met à l'envers, cul par-dessus tête et le dérisoire au-devant de la scène ? Ou bien, autre lecture qui n'exclut pas la première, la raison plus profonde n'est-elle pas que lorsqu'on établit partout son introuvable chez soi, c'est que le " chez soi " n'est nulle part, que toujours et illusoirement il est cherché dans une fuite en avant, et que cette fuite, ce " dévalement " ouvre des horizons, mais les voit aussi se boucher à mesure ?